

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

**RUE DE
L'ESPÉRANCE, 1935**

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Passage de l'Avenir, 1934

ALEXANDRE COURBAN

RUE DE
L'ESPÉRANCE, 1935



© Agullo Éditions, 2024.

© À vue d'œil, 2025,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0804-3

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Plus tard il sera trop tard
Notre vie c'est maintenant

Extrait d'*Embrasse-moi!* (1935)
Paroles de Jacques Prévert,
musique de Wal-Berg

DÉCEMBRE 1934

SAMEDI 8 DÉCEMBRE

Le vieil homme regardait le canon de blanc posé devant lui. Il retardait le moment où il allait boire son verre de vin. L'ancien tourneur-fraiseur pesait le pour et le contre. Hier, il s'était promis qu'il arrêterait le lendemain, et aujourd'hui, il était encore là. Il passa une main dans sa barbe grise comme pour y trouver une réponse et d'un revers de manche de sa veste élimée, il essuya une grosse goutte de transpiration qui lui perlait sur le front avant qu'elle ne tombât sur le comptoir. Édouard Blutoir n'enle-

vait jamais sa casquette. Il préférait dégouliner de sueur plutôt que de trahir sa classe en jetant l'emblème de sa condition ouvrière. Il gardait encore aujourd'hui sa carte syndicale sur lui, quand bien même il ne travaillait plus depuis quatre ans.

Longtemps il avait turbiné double dans les plus grandes boîtes de métallurgie de la région parisienne. Il s'était d'abord donné beaucoup de peine chez Breguet à Villacoublay jusqu'à ce qu'il soit renvoyé à cause d'une grève partielle ; la direction le tenait pour l'instigateur du mouvement. Il avait rapidement retrouvé une place à Billancourt où il avait trimé pour le compte de la société de construction aéronautique des frères Farman. Un jour,

il s'était vanté de connaître par cœur les 90 000 mètres carrés de l'atelier. Il avait ensuite trouvé une place à la Lorraine Dietrich à Argenteuil. Les carnets de commandes étaient alors pleins et plus de dix mille moteurs d'avion sortaient chaque année de l'usine. Pour finir, il avait été embauché à la Société des moteurs Gnome et Rhône. Il avait travaillé boulevard Kellermann jusqu'à son accident en avril 1931. Il avait eu la main coupée à la reprise de six heures et demie. L'infirmerie n'ouvrant pas avant huit heures, personne n'avait pu lui faire de pansement avant son transfert à l'hôpital. Quelques jours plus tard, il avait été jeté sur le pavé, sans ménagement.

On pouvait maintenant le trouver presque tous les jours au comptoir du troquet qui faisait l'angle avec la rue de l'Amiral-Mouchez. C'était l'occasion pour lui d'échanger quelques mots avec d'anciens camarades de l'atelier des hélices. Il lui arrivait parfois de boire plus que de raison. Blutoir chantait alors l'un des motets appris quand il était enfant de chœur puis regagnait son logis en titubant sous l'effet de l'alcool.

Il était seize heures quand Luigi Balzola entra dans la salle du café. Le secrétaire du syndicat des métaux de Gnome et Rhône avait rendez-vous avec le responsable de la rubrique sociale de *L'Humanité* pour évoquer les conditions de travail à l'usine du boulevard Kellermann. Il

adressa un salut amical à Blutoir avant d'aller s'asseoir à l'une des tables les plus reculées de l'entrée et de sortir un exemplaire de son journal. Trois mille métallos avaient débrayé hier à Javel contre la fermeture des usines Citroën. Les uns après les autres, les ouvriers de la tôlerie, de la chaîne et de la peinture avaient croisé les bras. Ils voulaient savoir exactement à quelle date et pour combien de temps seraient fermés les ateliers. Une délégation réclamait l'application des quarante heures et les certificats permettant l'inscription au chômage. Une réunion aurait lieu lundi à la Bourse du Travail.

La bistrote était en train d'éplucher des pommes de terre pour

préparer le potage du soir. Elle s'interrompit pour lui porter une tasse de café brûlant qu'elle posa sans un mot devant lui.

– Merci *mólto*, la remercia Balzola.

Il lui était reconnaissant pour cette attention presque maternelle alors même que ce jus bouillant était une véritable lavasse. La mère Poupart s'employait toujours de son mieux, parfois maladroitement, pour satisfaire les habitudes de sa clientèle qu'elle connaissait depuis le temps. La femme du patron s'en retourna ensuite silencieusement à sa cuisine.

Balzola découvrait avec stupéfaction la nouvelle provocation orchestrée par Mussolini en Abyssinie.

Une dépêche de Rome annonçait un nouvel incident frontalier en ces termes : « *Un groupe d'Abyssiniens équipés d'un canon et de mitrailleuses a attaqué dans l'après-midi du 5 décembre un poste italien isolé. Les renforts venus des postes voisins de Somalie italienne ont chassé les assaillants, les obligeant à abandonner derrière eux une grande quantité d'armes et de chameaux.* »

— *Brigante!* s'exclama tout à coup l'Italien dans sa langue natale. *Ecco la guerre qui arrive...*

Balzola se souvenait de l'envoi d'armes en mer Rouge dénoncé par les matelots du port de Naples l'été dernier. Il se rappelait également le récent voyage du général De Bono dans la colonie italienne

de la corne de l'Afrique. Le militant antifasciste craignait les intrigues de l'impérialisme mussolinien dans cette partie du monde. Il réfléchissait à tout cela quand la porte du café s'ouvrit.

Gabriel Funel apparut dans l'encadrement du chambranle. Blutoir reconnut le journaliste de *L'Humanité*. Il y avait dans son allure quelque chose de distingué qu'on ne s'attendait pas à voir chez un communiste. Le vieil ouvrier mutilé avait échangé avec lui plusieurs années auparavant à l'occasion d'un reportage à Argenteuil.

Funel se dirigea tout de suite vers la table de Balzola.

— Salut Luigi ! lui dit-il en lui tendant la main.